

AUTOBIOGRAPHIE

LES ESPACES INTERMÉDIAIRES DE L'EXISTENCE

Valorisation d'espaces de l'expérience à travers l'appropriation par la recherche-action de l'outil biographique

Pour citer cet article

Bazin Hugues, « Les espaces intermédiaires de l'existence », revue Arpentages No 9, Scènes Obliques éditions, 2012, pp 33-45

Notes de la rédaction

Intervention d'Hugues Bazin au congrès de l'Association française de Sociologie, réseau thématique 22 « Parcours de vie et dynamiques sociales », 6 Juillet 2011 – Grenoble

Résumé

L'approche biographique proposée dans nos travaux d'enquête auprès d'acteurs sociaux et culturels a conduit certains à s'approprier une démarche de recherche-action et constituer un « Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action ». Nous avons pu mettre ainsi en lumière et en valeur des espaces particuliers de l'expérience en termes de recomposition sociale et de créativité : les « espaces intermédiaires ». La reconnaissance de cette intelligibilité et intelligence du social favoriserait une contre-expertise au service de la résolution de problèmes sociaux.

Table des matières

INTRODUCTION

ESPACES INTERMÉDIAIRES

RECHERCHE-ACTION

RECOMPOSITION

RÉFLEXIVITÉ

DÉPLIEMENT

CONSTITUTION DE LABORATOIRES SOCIAUX

INTRODUCTION

Participant à des évaluations d'actions culturelles dans les quartiers populaires, j'ai été amené à rencontrer une catégorie d'acteurs associatifs, travailleurs indépendants, artistes intermittents, qui dans des formes plus ou moins subies ou choisies d'orientation professionnelle investissent des espaces intermédiaires¹. Au fur et à mesure de ces rencontres s'est constitué un réseau qui s'est appelé « espace populaire de création culturelle » traduisant cette réalité sociale.

Souvent la rencontre avec ces acteurs s'est accompagnée d'entretiens ouverts permettant ainsi de constituer un corpus de connaissances et de confirmer l'entrée dans une démarche collective à travers des ateliers de recherche-action. Ce sont des personnes entre 18 et 40 ans avec une moyenne d'âge de 30 ans, majoritairement en relation avec le tissu associatif soit comme salariés soit comme bénévoles. Ce support associatif joue le rôle d'interface permettant d'alterner plusieurs modes d'investissement socioprofessionnel en rapport avec le champ socio-éducatif, de l'animation socioculturelle et du spectacle vivant. C'est même une « marque de fabrique » de ce profil d'acteurs de ne pas se cantonner à un seul secteur d'activité ou une seule catégorie professionnelle, mais d'être ainsi à l'articulation de différents modes d'investissement.

ESPACES INTERMÉDIAIRES

Nous pourrions qualifier ces espaces comme un entre-deux spatial et temporel de l'existence où se recompose et se reformule une posture socioprofessionnelle par l'investissement de situations créatives. Ils peuvent être provoqués au départ par une rupture caractérisée soit par un changement de direction en milieu de vie, soit une bifurcation vers d'autres activités juste après une formation

scolaire ou professionnelle classique.

Ces situations de recomposition et de reformulation s'incarnent par des réalisations et des productions dans des formes socioprofessionnelles interstitielles ou décalées, généralement dans des cadres peu formalisés tels que des situations d'intervention en ateliers socioculturels et artistiques, d'autoproduction sociale et économique, de culture numérique libre, etc.

Ces espaces-temps ne sont pas éphémères et peuvent représenter des moments importants dans l'histoire de l'individu. Pourtant, paradoxe notable, ces zones de l'expérience échappent à la visibilité institutionnelle et à la connaissance sociologique. Ils constituent néanmoins des phénomènes rationnels de réponse aux conditions de vie comme mode de gestion de l'incertitude.

On peut expliquer cette non-reconnaissance et cette non-visibilité par le fait qu'un champ d'expérience n'entre pas dans les catégories classiques. Par exemple les catégories « amateurs » et « professionnelles » utilisées habituellement par l'institution pour valider les compétences n'ont pas de pertinence pour qualifier les espaces intermédiaires.

La pratique amateur est considérée comme un « bricolage » et donc souvent dévalorisée par l'institution où les corps professionnels constitués. Ce monde professionnel, même issu des mouvements émergents, évolue sous des formes labellisées dans des logiques gestionnaires, lobbyistes ou des modes de fonctionnement académique assez éloignés de l'esprit indépendant des origines. Nous pensons par exemple au mouvement hip-hop dont nous connaissons les débuts et avons vu évoluer une nouvelle génération qui est prise dans ce débat de la professionnalisation en forme de dilemme².

Une pensée systémique de la complexité serait nécessaire pour s'opposer à une vision binaire et dichotomique. Effectivement, si ces catégories amateurs/professionnelles bornent un espace d'activité, elles sont bien incapables de définir un processus qui « pousse du milieu » dans cette faculté qu'ont les acteurs de provoquer des situations collectives de coproduction sociale et professionnelle plus ou moins autonomes.

Il en est de même lorsque nous traitons des questions d'insertion avec des catégories comme « Inclus » et « Exclus » qui se révèlent là aussi incapables de rendre compte d'une complexité sociale et encore moins d'une intelligence sociale dont la compréhension serait pourtant nécessaire si nous voulons apporter des réponses aux problèmes contemporains, nous pensons tout particulièrement à la question de ce que l'on a coutume d'appeler en France « les banlieues ».

Sans cette analyse situationnelle des espaces intermédiaires, il est donc fréquent que des acteurs pourtant avertis, compétents et qualifiés ne soient pas acceptés dans leurs capacités puisqu'ils n'entrent pas dans un champ de visibilité catégorielle ou sectorielle. Cette contrainte normative provoque un décalage avec la réalité vécue où des situations à fort potentiel créatif sont traitées de manière ambivalente souvent comme des « situations à problèmes ».

Ce n'est pas sans générer une souffrance, non pas au regard des conditions de vie que ces acteurs acceptent, mais par rapport à la non-reconnaissance extérieure et la difficulté, voire l'impossibilité de partager une recherche individuelle et collective et l'exposer dans l'espace public comme réponse alternative aux problèmes actuels.

Une des conséquences est la gestion d'une certaine précarité qui, en se poursuivant dans le temps, instaure une culture de l'incertitude. Il s'agit de vivre par exemple par intermittence du chômage et de petites activités de production. Cette posture peut devenir un choix en décidant délibérément de ne pas entrer dans le monde salarial, de survivre avec un RSA et profiter de ce temps dégagé pour mener des activités enrichissantes, bien que peu lucratives.

Ce qui pouvait se concevoir comme des micros ruptures socioprofessionnelles, devient de plus en plus un mode habituel de gestion d'un certain nombre de parcours d'expérience. Le passage par ces espaces intermédiaires mobilise finalement des domaines importants de l'engagement humain, soulignant en creux l'énorme gâchis que représente sa non-prise en compte.

RECHERCHE-ACTION

Comment appréhender la situation de ces acteurs qui se définissent plus par une professionnalité que par une profession ? La professionnalité se distingue de la profession non pas par l'acquisition d'un statut, mais par un répertoire de compétences mobilisables en fonction des situations d'implication et ainsi par la possibilité de « naviguer » entre différentes postures socioprofessionnelles. Nous pourrions dire autrement que l'acteur se définit par l'espace qu'il crée, non par une appartenance catégorielle.

Comment prendre et comprendre cette situation non comme un manque ou une déficience, mais comme une ressource ? Comment les acteurs peuvent se doter d'outils de production de

connaissance et poser ces enjeux de la connaissance à partir de la reconnaissance de leur parcours d'expérience ?

En cherchant à répondre à ces questions, s'est posée naturellement l'articulation entre une démarche en recherche-action et un travail réflexif autour d'entretiens biographiques. Le fait que ce champ d'expérience est dans l'angle mort de la connaissance sociologique alors qu'il représente un mode de réponse pertinent aux conditions de vie rend d'autant plus nécessaire l'appropriation par les acteurs eux-mêmes des outils méthodologiques de la production de cette connaissance.

Effectivement, c'est la définition même de la recherche-action d'instaurer un rapport entre production de connaissance et transformation sociale. Les entretiens de type biographique permettent aux acteurs de se saisir de cette démarche en se prenant eux-mêmes comme sujet d'étude au lieu d'être traités comme objet d'étude.

La démarche proposée s'est articulée autour de trois mouvements : une « reconstitution » où l'individu se reconstruit et affirme une cohérence ; une « réflexivité » où l'on se prend soi-même comme matériaux d'étude et un « dépliement » où l'on conçoit des espaces innovateurs d'expérimentation. La possibilité d'articuler ces trois dimensions pourrait alors se définir comme une « recherche-action intégrale ».

RECOMPOSITION

La précarité émiette les parcours, comment recomposer une cohérence ? Il s'agit de sortir des cadres normatifs qui ne permettent pas de comprendre sa propre réalité et recomposer son parcours d'expérience dans une cohérence. Penser la vie, c'est d'abord s'en décoller, se déplier, ouvrir un espace particulier. L'entretien biographique ouvre la possibilité d'une « auto-éco-organisation », en s'appropriant des notions comme celle d'espace intermédiaire. Par recentrages successifs, il s'agit de capter les moments clés, les situations fondatrices dans son parcours d'expérience.

C'est un travail sur soi de déconstruction/reconstruction tellement nos représentations et structurations cognitives sont modelées par une certaine conception de l'activité au point de passer comme nous venons de le constater dans l'angle mort de la connaissance tout ce qui n'entre pas dans ce cadre. L'entretien biographique invite à travers son aspect maïeutique à déclencher et approfondir ce processus de prise de conscience où l'on s'approprie les outils de compréhension de sa propre réalité et de poser ainsi une parole en prise avec cette réalité.

Dans un second temps, sous la forme d'atelier de recherche-action les problématiques individuelles ainsi éclairées se croisent avec celles des autres acteurs. Émerge alors une nouvelle grammaire de la pensée avec la constitution d'un glossaire conceptuel propre aux acteurs concernés. C'est un nouveau vocabulaire qui passe par l'appropriation ou la redéfinition de mots clés pour penser sa réalité autrement et décrypter une complexité.

Parmi ces mots-clés, deux sont apparus comme déterminant et ont été validés par les acteurs dans la problématisation de leur situation : les notions de « processus » et d'« écosystème ».

- L'écosystème s'oppose à une pensée linéaire et verticale qui conçoit par exemple la transmission comme un dispositif intergénérationnel et l'insertion comme une incorporation catégorielle, ou corporatiste. L'écosystème au contraire ouvre sur une pensée systémique. L'investissement socioprofessionnel ne se calcule plus alors en fonction de critères de réussite ou d'échec d'une « intégration », mais par la capacité de l'acteur à produire de nouvelles situations créatives.

Le propre de l'écosystème est d'être constitué par une diversité d'éléments en interaction qui s'autorégulent et facilitent une cogestion et une autonomisation de la situation collective. Nous pouvons citer à titre d'exemple un certain type de friches urbaines, de squats, de jardins partagés, et plus généralement l'occupation d'espaces interstitiels c'est-à-dire non encore attribués ou dédiés à une fonction et dont l'activité se définit alors par la manière dont les acteurs vont occuper cet espace. Nous parlons ici principalement d'acteurs culturels, mais cette pensée écosystémique peut évidemment s'appliquer à d'autres champs sociaux, qu'il s'agisse par exemple des quartiers populaires, des « mondes de la petite production » à l'instar des biffins, chiffonniers et leur écosystème de récupération.

- Autre notion qui permet de changer le cadre normatif celle de « processus » qui interroge directement la logique de « projet ». Il existe effectivement une dérive propre au marché libéral actuel qui demande une plus grande souplesse d'adaptabilité avec l'injonction renvoyée à chaque individu d'élaborer continuellement et séquentiellement des « projets ». Ce capitalisme cognitif qui place la personne elle-même comme matière première au centre de l'exploitation économique a parfaitement été intégré dans les milieux socioprofessionnels. C'est le cas dans le milieu associatif à travers les modalités de financement. Nous pouvons objecter que l'existence ne se construit pas selon ces modalités séquentielles de contrôle plaçant l'acceptation de projets comme norme de la réussite ou de l'échec, favorisant d'autant plus le sentiment de précarité.

Face à ce constat, la notion de processus permet de replacer le projet non plus comme une fin en soi, mais comme un outil au service d'une cohérence individuelle et collective. Ainsi, le sens et la finalité d'une production sont mieux maîtrisés dans la perspective d'une transformation sociale. C'est ouvrir par exemple la possibilité de mettre en place des cadres expérimentaux où se négocie la démarche de recherche-action. Il s'agit donc de proposer une alternative au mode officiel de visibilité, de financement et d'évaluation de nouvelles règles.

RÉFLEXIVITÉ

La réflexivité est une gymnastique intellectuelle, un exercice régulier provoqué par la recherche-action. Elle participe autrement à cette recomposition de l'individu et la compréhension de son expérience.

Il ne s'agit plus uniquement de relater une expérience, mais de comprendre ce qui se transforme dans cette expérience. Et en comprenant ce qui se transforme dans cette expérience on se transforme soi-même comme sujet comprenant. Ce mouvement influence donc directement son parcours de vie qui, de nouveau, est pris à nouveau comme matériaux de connaissance et ainsi de suite.

Il y a un aller-retour continuuel entre une vie intérieure en dehors de l'histoire et une vie extérieure comme acteur dans l'histoire. Le travail sur la première dimension permet de renforcer la seconde et réciproquement.

Ainsi, le fait d'être totalement impliqué en situation et d'autre part de développer une analyse de cette situation n'est plus vécu comme antinomique. En sortant de cette opposition binaire entre réflexion et action il devient possible pour la personne de se positionner comme « acteur-chercheur » et engager un processus de transformation. Ce qu'ont par exemple du mal à concevoir des milieux comme certains activistes militants, c'est que l'action seule ne peut être garante d'une transformation. Bien souvent elle ne sert simplement qu'à justifier la reproduction de ce que l'on sait faire dans une posture figée. Le travail réflexif permet de bousculer ce conformisme.

Il doit avoir en retour un impact sur la configuration mentale et sociale de son engagement. Cette nouvelle configuration est prise alors comme nouveau matériau d'étude qui va alimenter à son tour le mouvement de transformation. La réflexivité instaure ainsi un mouvement en spirale. L'entretien biographique constitue ici aussi une base intéressante pour engager ce processus. Souvent d'ailleurs les acteurs apprécient l'entretien dans cette perspective, car il ouvre un espace qui leur manquait pour prendre le temps d'engager ce travail sur eux-mêmes.

Insistons à ce propos sur la relation entre le temps et l'espace. Les acteurs déplorent continuellement qu'ils n'ont pas le temps pour la réflexion. Mais nous nous apercevons lorsque nous créons l'espace, c'est le cas de l'entretien biographique, nous créons les conditions d'un temps réflexif que les acteurs peuvent s'approprier. Autrement dit, il faut de l'espace pour prendre le temps. C'est une autre conséquence de cette réflexivité de résister à la dépossession de son propre temps et apprendre à trouver son propre rythme.

DÉPLIEMENT

En rapprochant les enjeux existentiels et sociétaux, chaque personne est invitée à développer sa propre recherche. Pour reprendre la remarque des ethno-méthodologues, il n'y a pas d'« idiot culturel », chacun mobilise en situation une méthodologie pour répondre aux problèmes auxquels il est confronté.

Ainsi, une troisième dimension propre à la démarche de recherche-action apparaît, celle de dépliement. Une fois que nous avons changé nos cadres normatifs de pensée et positivé notre engagement à travers un mouvement de recomposition, puis après avoir pris la mesure d'un travail réflexif et engagé une transformation individuelle, il s'agit maintenant de pouvoir négocier ces nouveaux espaces dans son cadre habituel d'engagement socioprofessionnel.

Le dépliement renvoie à la notion de pli chère à Deleuze et suggère que cette opération du dedans par laquelle commence la recherche-action soit aussi une opération du dehors par laquelle l'acteur-chercheur transforme des situations sociales.

En chacun de nous sont incorporées des relations de pouvoir qui renvoient crûment à une expérience moderne de la précarité. Chacun contient en lui d'une certaine manière un espace social froissé, des zones de clivage et de fractures. Comprendre l'intérieur c'est donc aussi comprendre l'extérieur et réciproquement. Saisir la signification de l'expérience comme un dépliement de son époque c'est permettre de replacer le parcours d'expérience avec ses luttes internes comme une expression aussi des luttes sociales.

Cette opération de dépliement permet de redéfinir les modalités d'engagement pour une nouvelle

génération d'acteurs. Ce que prennent en compte difficilement les structures traditionnelles d'engagement militant de type corporatistes, syndicales, politiques ou fédératives. Un exemple significatif actuel est la lutte des « indignés » qui se caractérise justement par l'investissement de formes situationnelles écosystémiques dans l'espace public et instaure ainsi une nouvelle culture de lutte et de mobilisation. Ce sont des espaces hybrides où l'acteur chercheur définit moins sa position par un statut extérieur que par l'investissement d'une situation.

CONSTITUTION DE LABORATOIRES SOCIAUX

Une des conséquences de cette recherche-action intégrale basée sur une approche biographique est de laisser envisager de nouvelles formes d'organisation et d'expérimentation. Cela se concrétisa par la mise en place d'une plate-forme ressource non instituée sous le titre « laboratoire d'innovation sociale par la recherche-action » (LISRA³).

Intuitivement, nous avons commencé à mettre en œuvre cette pensée et pratique des espaces à travers des « journées interstice ». Faciles à organiser, elles peuvent s'insinuer dans des lieux institutionnels comme des lieux informels, voir improbables, partout où des acteurs s'impliquent (partage de parcours d'expérience, performance, déambulation, etc.). C'est la possibilité de provoquer des situations d'échanges dans n'importe quel endroit et favoriser ainsi une coproduction sociale, esthétique et scientifique en ouvrant un espace commun. À partir de là, l'idée est moins de poser un cadre rigide d'intervention que de favoriser l'appropriation d'une démarche. Le principe est simple, chacun peut apporter ses matériaux sur lesquels il travaille et partager l'avancée du processus selon le principe d'un work in progress. Les participants sont ainsi invités à prendre une posture d'acteur-chercheur⁴.

Le caractère innovant s'inscrit dans cette démarche même, par le décalage des perspectives qu'il provoque : aborder les ateliers comme écosystème, l'espace public comme déambulation, la formation comme espace autonome d'accompagnement à l'autoformation, un lieu culturel comme un espace hybride... Cette « pensée de l'espace » n'est-elle pas une manière de réintroduire l'acteur au centre dans sa capacité d'expertise et de transformation ?

Il s'agit pour le LISRA de valider ces situations vécues par les acteurs comme « laboratoire social » et par voie de conséquence de légitimer la posture d'acteur-chercheur dans leur investissement d'espaces intermédiaires. Ainsi, en même temps que se créent des situations collectives, il devient possible de s'approprier les outils méthodologiques pour produire de la connaissance sur ces situations. Nous expérimentons par exemple ce type laboratoire vivant avec l'Échomusée Goutte d'Or à Paris⁵.

De même, avons validé cette connaissance issue de l'expérimentation sociale à travers la mise en place d'un cycle de rencontres à la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord autour de la problématique « pratique des espaces et innovations sociales » dans le cadre de l'axe « penser la vie contemporaine »⁶. La compréhension de ces situations comme laboratoire social favorise ainsi un travail comparatif et une diffusion de la connaissance rendant possible une généralisation au-delà des cadres expérimentaux initiaux.

Notes de base de page numériques:

1 Laurence Roulleau-Berger a déjà évoqué cette notion d'espace intermédiaire : *Le travail en friche : Le monde de la petite production urbaine*, L'aube (Monde en cours), 1999 – *La ville interville : Jeunes entre centre et banlieue*, Meridiens Klincksieck, (Réponses sociologiques), 1993.

2 Voir notre contribution au dossier « Dilemmes hip-hop » : <http://blog.recherche-action.fr/enjeuxdelaconnaissancedanslehiphop/2011/03/04/dossier-%C2%AB-dilemmes-hip-hop-%C2%BB/>

3 LISRA – <http://labo.recherche-action.fr>

4 Exemples et plus de détail sur : <http://blog.recherche-action.fr/tiers-espace/2011/05/30/journees-interstice/>

5Le labo social de l'Échomusée Goutte d'or : <http://blog.recherche-action.fr/tiers-espace/2011/06/14/le-labo-social-de-lechomusee-goutte-dor/>

6 Présentation du programme ici : <http://espaces-innovation.recherche-action.fr/>